P

perdican; 2e, Sahel; 3e, Barbillon. — Prix du Parc des rinces : Spadassin; Walk-over. — Prix de l'Espérance : 1er, Diavolo; 2e, Fruchdor; 3e, Joigny.

Le général Dodds

Paris, 30 avril. — Le ministre de la marine a l'intention d'appeler le général Dodds au commandement de la 3e brigade de marine, à Rochefort.

Cette nouvelle confirme ce que nous avons dit, il y a quelques jours, que le général Dodds ne retournerait pas au Dahomey.

La rose d'or

Ce qu'on avait annoncé, il y a plusieurs jours, au sujet de la Rose d'or, est officiellement confirmé aujourd'hui.

Le pape enverra décidément la Rose d'or, cette année, à la reine des Belges.

Mort du général Javain

Un des doyens des généraux retraités, le général de brigade Théodore Javain, est mort la nuit dernière, à Paris, en son domicile de la rue du Regard, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Il était grand-officier de la Légion d'honneur.

Promu général au cours de l'année 1866, M. Javain, qui avait pris part à la campagne de 1870-1871, avait été mis seulement à la retraite dans le courant de l'année 1879.

C'était son frère, comme lui général retraité de brigade, de cinq ans plus jeune que lui, dont nous annoncions la mort dans les premiers jours de ce mois.

S'entrée de l'évêque d'Amiens

Amiens, 30 avril. — Pour éviter toute manifestation au moment des grèves, Mgr Renou, notre nouvel évêque, a fait son entrée en voiture, et a renoncé au cortège processionnel accoutumé.

Aussitôt après avoir reçu et rendu les visites des autorités civiles, militaires et judiciaires, Mgr Renou a pris le chemin de l'Hôtel-Dieu pour y porter ses consolations et ses encouragements aux malades et surtout à ceux atteints du typhus. Cette visite épiscopale a produit grand effet.

Les anarchistes. — Un programme de Francis

Paris, 30 avril. — Un rédacteur du *Matin* a rencontré l'anarchiste Francis récemment acquitté par la cour d'assises, et qui lui a dit : « Ah ! ah ! répond Francis avec une légère gouaille, vous me demandez cela parce que vous entendez parler de nous à propos du 1er mai, nous en causions justement avec les amis.

» Oui, il y a des anarchistes, et je puis même dire que jamais ils n'ont été si nombreux, si décidés, grâce au mouvement créé par Ravachol.

» La vérité est que notre silence vous parait insolite, eh bien, il faudra cependant vous y habituer, l'ère du boucan chevaleresque (*sic*) est bien terminée.

» Une grande évolution s'est opérée chez les anarchistes : la fanfaronnade est morte; le tapage, la débauche de paroles, tout cela disparait, la besogne révolutionnaire sans bruit nous parait beaucoup plus fructueuse.

» Moi-même, j'ai fait « peau neuve ». Finis les bavardages, finie l'exubérance, fini tout ce qui conduit au « ballon » et qui ne profite pas à l'idée.

» Du reste, le 1er mai, qu'est-ce, en somme ? La dernière blague de Guesde et des autoritaires. Voyez-vous cela ? Une révolution à date, à heure fixes, c'est tout bêtement ridicule ! »

Une victoire féminine en Belgique

Un journal de Paris donne la curieuse information suivante :

« Montceau-sur-Sambre est un gros bourg industriel d'une dizaine de mille âmes, situé dans le bassin de Charleroi. Tous les deux à l'unanimité, le bureau de bienfaisance a présenté, et le conseil communal a nommé une femme comme membre du bureau de bienfaisance de cette importante commune.

» Le ministre de la justice, à qui le conseil communal en avait référé, a répondu que l'on pouvait élire la candidate, et qu'il proposerait au roi de ratifier la nomination.

» L'élue est une femme connue dans le monde des lettres, Mme Arthur Bron, née de Fré, dont le mari est directeur général d'une des plus importantes sociétés métallurgiques du pays ».

Tremblement de terre

Belgrade, 30 avril. — Deux violentes secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Jagodina.

Les dégâts sont considérables.

Ahlwardt au Reichstag

Berlin, 30 avril. — L'attitude piteuse qu'a eue Ahlwardt devant la commission d'enquête du Reichstag n'a pas porté la moindre atteinte à sa popularité. Chaque soir, il préside des réunions publiques où l'on s'écrase pour acclamer le héros du jour.

L'agitateur antisémite maintient, cela va sans dire, toutes ses accusations. Au Reichstag, on se demande ce que sera la séance de lundi, où l'on procédera à l'exécution solennelle d'Ahlwardt.

L'île de Zante disparait

Athènes, 30 avril. — On craint que l'île de Zante ne disparaisse complètement dans les flots.

Dans certains endroits, autour de l'île, le fond de la mer est descendu de 200 à 400 mètres.

Les habitants émigrent en masse.

Les secours arrivés de toutes parts ne sont pas suffisants pour nourrir tout le monde : la misère est affreuse.

La situation en Allemagne

Nous apprenons de bonne source qu'en raison de la gravité de la situation et de l'importance des décisions que le Reichstag sera probablement appelé à prendre la semaine prochaine, l'empereur va abréger son séjour à Arirsuh et renoncer absolument à son excursion à Schlit.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La lumière électrique à l'Exposition de Chicago. — 120.000 lampes à incandescence. — Composteur électrique indiquant avec la date, l'heure et la minute sur les documents. — Les hautes régions de l'atmosphère. — Ballon sonde qui s'élève à 16.000 mètres au-dessus du sol. — Température très basse constatée à 14,000 mètres.

L'exposition de Chicago va bientôt ouvrir ses portes. L'une des attractions de l'Exposition consistera dans son éclairage par l'électricité. Jamais, peut-être, on n'aura réalisé un éclairage aussi puissant sur une étendue relativement faible de terrain. Les lampes à incandescence seront au nombre de 120,000. Pour les alimenter par le courant électrique, la Westinghouse Electric Company, déjà connue, par son frein pour voitures de chemins de fer, a construit douze grandes machines qu'on appelle des alternateurs de 1,000 chevaux-vapeur chacune et de 1,000 lampes de capacité.

Les alternateurs sont des machines doubles, c'est-à-dire qu'ils sont constitués de deux anneaux séparés, distants de 0 m 150 l'un de l'autre et de deux anneaux par le même arbre sur laquelle s'attaque la machine motrice. Chaque groupe d'aimants consiste en 36 tiges en fer laminé. L'enroulement des fils par lesquels s'écoule le courant électrique est également double : l'un est destiné au courant à excitation directe, produite par une source extérieure : on sait que les machines dynamos de cette puissance ont besoin d'être « excitées » par des machines plus petites : l'autre enroulement est pour le courant de compensation.

Les armatures de ces machines ont 2 m. 280 de diamètre, et produisent une tension de 2000 volts en faisant 200 tours à la minute, donnant ainsi lieu à 7,200 changements de sens du courant. Ces armatures pèsent 275 tonnes et le poids total de chaque machine est de 350 tonnes; les machines sont également applicables pour la transmission de la force aux différentes machines-outils et appareils qui fonctionneront dans l'enceinte de l'exposition.

**

Un article de bureau assez utile vient d'être imaginé; souvent on voudrait pouvoir timbrer certains documents en indiquant sur le timbre non seulement la date mais aussi l'heure; ceci peut être d'un grand intérêt pour savoir exactement l'ordre d'entrée et de sortie de certaines pièces (brevets d'invention, etc.) Or, au moyen du composteur électrique, dont nous allons dire quelques mots, on peut même indiquer la minute à côté de la date et de l'heure.

Pour cela, on relie le composteur préparé pour une journée avec un contact électrique isolé dans un mouvement d'horlogerie dans lequel le courant électrique s'interrompt à chaque minute ; l'armature de l'électro-aimant est attiré et la roue donnant les minutes avance d'un cran ; au bout de 60 minutes, celle des heures est également avancée d'un cran et ainsi de suite.

Le fonctionnement du composteur se fait d'une manière automatique : l'employé n'a qu'à changer tous les matins, comme à l'ordinaire, les indications relatives à la date du jour.

**

Le 21 mars 1893, à midi vingt-cinq, on a lancé un ballon sonde en baudruche de 113 mètres cubes, ne pesant que 14 kilogrammes, y compris le filet en fil de Bretagne. On sait que les ballons sonde servent à l'étude des régions supérieures de l'atmosphère.

L'aérostat dont on a fait usage dans l'ascension que nous relatons, d'après le dernier numéro de la *Revue Universelle*, emportait un enregistreur des pressions et des températures; il s'est élevé à la hauteur moyenne et tout à fait exceptionnelle de 16.000 mètres et vers 14,000 il a éprouvé une température que l'enregistreur a évalué à 51° centigrades au-dessous de zéro. Dans cette ascension on a pu par conséquent constater une décroissance moyenne d'environ un degré centigrade par chaque 200 mètres.

L'enregistreur dont il s'agit avait été construit par MM. Richard frères. Il ne différait des appareils ordinaires que par ses moindres dimensions, une construction plus soignée et l'usage de l'aluminum. En outre 7 à 800 cartes pesant plusieurs kilogrammes devaient etre suspendues à une tige horizontale par une mèche en coton allumée aux deux bouts, de manière à les faire tomber par paquets les unes après les autres. Mais ces objets légers ont été précipités d'une hauteur tellement grande, qu'ils ont été dispersés à des distances prodigieuses, et qu'on a récupéré à peine 1[2 o]o des cartes confiées au ballon. Il est donc raisonable de renoncer à ce genre d'indication pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit et quelles que soient les corrections que l'on doive faire subir aux chiffres sus-indiqués, la hauteur obtenue et le froid constaté dépassent notablement les chiffres que l'on avait prévus; les résultats nous font déjà concevoir des idées nouvelles sur la constitution des hautes régions atmosphériques, et sont de nature encourager les efforts de MM. Hermite et Besançon qui ont conçu le plan de cette ascension.

HENRI FARJAS,
Directeur de la *Revue Universelle*.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

La mort de Gustave Nadaud. — Le *Caveau Lyonnais* a délégué deux de ses sociétaires, M. Jean Appleton, avocat, et le poète Henri Corbel, pour le représenter officiellement aux obsèques de l'illustre chansonnier, son président d'honneur, qui auront lieu lundi, à Paris.

M. Jean Appleton dira le suprême adieu au nom du *Caveau Lyonnais* et une couronne sera déposée sur la tombe.

La séance mensuelle du *Caveau* qui devait avoir lieu samedi a été immédiatement levée en signe de deuil.

Le 1er Mai. — Dimanche, à huit heures et demie du soir, le 1er mai a été annoncé par plusieurs salves d'artillerie.

La soirée de dimanche, comme la journée, a été fort calme. De temps à autre un groupe d'ouvriers endimanchés se promenait en chantant la chanson du 1er Mai, et c'est tout.

Presque tous les patrons de Roubaix ont fait afficher dans les ateliers qu'on ne travaillerait le 1er mai.

Dans quelques usines, les ouvriers ont demandé à travailler. On leur a répondu que les feux seraient allumés et que l'usine marcherait si le personnel était présent.

Comme les années précédentes, la gendarmerie de Roubaix a été renforcée.

Distinction honorifique. — Aux termes d'un rapport présenté par le ministre de l'intérieur et approuvé le 23 avril 1893 par le Président de la République, une médaille d'or de première classe a été décernée pour actes de courage et de dévouement à notre concitoyen M. Charles Moyart, capitaine au régiment des Sapeurs-Pompiers de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, déjà titulaire de deux médailles d'argent et de la médaille d'or de deuxième classe.

Un rallye-paper, organisé par M. Guichard, directeur de l'Ecole d'équitation et de dressage de Roubaix, a eu lieu dimanche matin.

Le départ s'est effectué à la rue d'Hem à 8 h. 1[2. Le point d'arrivée était fixé à l'avenue de M. Marquillies, à Flers.

Le premier prix a été remporté par M. Léon Florin, montant « Champagne », le deuxième par M. Emile Réquillart, montant « Bettine » et le troisième par M. Félix Réquillart avec sa jument « Dorée ».

Une tentative de vol. — Un habitant de la rue de Bouvines, impasse Devernay, Constant Fassiaux, descendait dans la nuit du dimanche à lundi dans la cour de son habitation lorsqu'il aperçut un individu blotti dans un coin de son poulailler.

M. Fassiaux s'arma d'un manche à balai, et se dirigea de ce côté ; l'individu essaya de se cacher, mais au même moment il reçut sur la tête un formidable coup de bâton. Cependant, après quelques détours, il réussit à prendre la fuite.

M. Fassiaux n'a pu reconnaître le noctambule, et ne sait sur qui porter ses soupçons.

Une affaire de mœurs. — Dimanche après-midi, la police a arrêté, dit-on, route de Lannoy, au Pont-Rouge, un individu inculpé d'outrage aux bonnes mœurs.

Une femme peu commode. — Les agents, de service boulevard Gambetta, ont été appelés, samedi soir vers huit heures, à l'extrémité du champ de foire.

Une marchande d'une cinquantaine d'années, Marie Dujardin, dont l'état d'ivresse ne faisait aucun doute, injuriait les passants.

A près s'être rendu compte des faits, les agents ont arrêté la marchande pour la conduire au dépôt : chemin faisant, elle a injurié et frappé les agents. ceux-ci, ne pouvant s'en rendre maitre, ont requis une voiture pour l'emmener au dépôt où elle a été écrouée.

Pilules Suisses !

Le médicament le plus populaire de France. 34557d

Communications diverses

« **Choral Nadaud** ». — La commission administrative du *Choral Nadaud*, rappelle aux sociétaires, la répétition générale qui aura lieu ce soir, lundi, à huit heures et demie précises du soir.

La « Grande-Fanfare » nous prie d'insérer la note suivante :

« Cette société, après avoir pris l'avis de la plupart de ses membres, et après délibération de sa commission, a pris la résolution de ne pas prendre part à la fête du 1er mai, à laquelle elle avait été invitée. »

Nous offrons à nos lecteurs un livre de cuisine *pratique et simple* dont les explications concises donnent en peu de temps une connaissance parfaite de l'art culinaire. Les menus pour chaque jour de l'année sont en rapport avec les productions de la saison et permettent aux ménagères de varier leur plat sans augmenter leur budget. — Prix exceptionnel : 3 francs.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS
depuis 3 fr. le cent

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (Grande édition) dans le *Petit Journal de Roubaix*.

WATTRELOS

Une conférence socialiste. — Cent quarante personnes environ assistaient à la conférence socialiste tenue dimanche à l'estaminet de la Cloche, à la place.

La séance a été ouverte à midi cinquante, et le bureau constitué comme suit : Culine, président d'honneur, les citoyens Henri Carrette, maire de Roubaix, président effectif. Wilfart et Dutboit, assesseurs.

M. le Président a ouvert la séance en annonçant que le citoyen Lafargue, député, retenu par la grève des ouvriers cordonniers d'Amiens, n'a pu se rendre à la conférence, puis le citoyen Catrice a pris la parole.

Il a dit que la fête du 1er Mai est instituée pour arriver à la journée de travail de huit heures, que c'est donc ce jour là que les travailleurs doivent la revendiquer auprès des pouvoirs publics.

Les bourgeois ont leurs fêtes, dit-il, pourquoi les ouvriers n'auraient-ils pas la leur ?

L'orateur parle ensuite de « l'Exploitation Patronale » qui se fait sentir, dit-il, à Wattrelos comme à Roubaix. Il a exposé ensuite les motifs précisant la réduction de la journée du travail. Cette mesure, selon lui, donnerait du travail à tout le monde.

Le citoyen Catrice a terminé son discours en prétendant que les patrons sont déjà sous la domination des ouvriers et a cité, en matière de preuve, la latitude accordée à ces derniers de chômer le 1er Mai.

Le citoyen Legrand a parlé à son tour des conditions actuelles du travail. Tous les efforts du prolétariat, dit-il, doivent tendre à asseoir une organisation du travail plus protectrice des intérêts de l'ouvrier. Il a terminé en engageant les travailleurs à fêter, d'une façon calme et digne, le 1er mai.

Le citoyen Carrette, maire de Roubaix, invite tous les ouvriers à se syndiquer et à se grouper.

Finalement l'ordre du jour suivant a été voté :

« Considérant que par les délibérations prises par les assises du travail, les congrès nationaux et internationaux ont décidé que le jour du 1er mai sera la fête du travail, que les travailleurs du monde entier porteront le même jour, à la même heure, leurs revendications aux pouvoirs publics.

» En conséquence, les citoyens réunis à la salle Briffaut, place de Wattrelos, décident de chômer le 1er mai. »

A deux heures, la réunion prenait fin.

TOURCOING

UN DRAME SANGLANT AU BLANC-SEAU

Une femme qui frappe son mari à coups de couteau

Le quartier du Blanc-Seau a été vivement impressionné en apprenant dimanche matin le drame que nous allons narrer.

La rue de la Mackellerie

Cette rue est mitoyenne entre Roubaix et Tourcoing ; c'est sur le rang des maisons dépendant de cette dernière ville, au n° 30, que s'est déroulé, dans la nuit de samedi à dimanche, un drame conjugal dont il est assez difficile de démêler les véritables motifs.

Un ménage sans enfants

Adolphe-Louis Martin, né à Lacouture (arrondissement de Béthune), âgé de 42 ans, ouvrier teinturier chez M. Ernoult-Bayart, est marié depuis de longues années à Zulma Bayart, 43 ans, née à Roubaix, ménagère, qui allait quelquefois travailler en journée. Ils n'avaient pas d'enfants et ne passaient pas pour vivre en bonne intelligence; le mari est assez frêle d'apparence, mais la femme est d'assez forte corpulence.

Un repas de famille

Les époux Martin avait invité à souper samedi, après la journée, leur beau-frère, Jean Demacker, âgé de 45 ans, teinturier et sa femme, Marie Maïs, soigneuse : Désiré Dauwers, rattacheur, demeurant rue de Mouveaux, au Blanc-Seau et sa femme étaient aussi au nombre des convives. C'était une sorte de pique-nique, où les hôtes fournissaient les aliments solides, les invités se chargeaient du reste; et on fit de fréquents voyages au cabaret du voisinage.

Martin était placé à côté de sa belle-sœur qu'il prenait plaisir à agacer. Cela finit par déplaire à sa femme qui fit d'abord ses confidences à voix basse à Dauwers, lui disant « que tout cela la faisait enrager, qu'il y avait trop longtemps que cela durait, qu'elle ne pouvait plus supporter d'entendre dire à son mari qu'il aurait mieux fait d'épouser sa belle-sœur, la femme Demacker, que de se marier avec elle », etc., etc. Dauwers cherchait de son mieux à la calmer. Quoiqu'il en soit, on continuait à être gai et, à 1 heure 1[2 du matin, on chantait encore en chœur dans la maison.

Une querelle

Les plaisanteries que Martin adressait à sa voisine s'accentuant de plus en plus, sa femme ne sut plus se contenir. Elle adressa les propos les plus désobligeants à sa belle-sœur, au point que le mari de cette dernière dut prendre sa défense; mais voyant que les choses allaient se gâter, les époux Denacker prirent le parti de se retirer.

Le coup de couteau

La femme Martin se leva, prit un grand couteau à couper le pain qui se trouvait sur la table, elle en dissimula la lame sous son bras, et alla s'asseoir près de son mari, à qui elle reprocha sa conduite de toute la soirée; mais Martin ne lui répondit que par des moqueries. Alors la malheureuse sortant vivement son arme, en frappa son mari de toutes ses forces, d'avant en arrière. La lame pénétra de 5 à 6 centimètres en dessous du sein droit. L'homme tomba comme une masse, le couteau planté dans la plaie !

La femme courut chez son beau-frère Demacker et lui dit de venir vite; car elle venait de faire *un coup de malheur*. Quand le beau-frère arriva près de lui, Martin, qui était étendu sur le dos, ne put que dire faiblement « Jean, je suis frappé!

Dauwers était allé demander M. Dupont-Chopart, qui constata la section de l'artère mammaire ainsi qu'une lésion profonde du poumon droit. Le malheureux Martin fut mis sur son lit, quand on lui eut fait le premier pansement. Le médecin ne laissa pas ignorer que la blessure était on ne peut plus grave, et qu'une hémorragie interne pouvait se produire d'un moment à l'autre.

— Un détail qu'on aura peine à croire : après le départ du médecin, la femme se coucha à côté de son mari et... s'endormit.

L'arrestation

Le jour venu, les voisins s'entretenaient de la scène de la nuit.

Le garde-champêtre Verschedem, averti par la rumeur publique, se rendit chez Martin et emmena la femme au poste, où elle arriva vers 8 heures. A ce moment la malheureuse ne paraissait pas encore avoir bien conscience de ce qu'elle avait fait.

La première enquête

M. Cotard, commissaire du 1er arrondissement, se rendit au Blanc-Seau, à neuf heures, et entendit tous les témoins. A onze heures, M. Rembauville, commissaire central, télégraphiait au Parquet.

Le blessé

L'état de Martin n'a fait qu'empirer pendant toute la journée. Il a été administré.

Le couteau

C'est un grand couteau de cuisine, à manche de buis, à lame large et très effilée. Cette lame est teinte de sang sur la moitié de sa longueur, 5 à 6 cent.

Descente du Parquet. — Confrontation

Le Parquet a fait prévenir qu'il serait au Blanc-Seau à 4 heures et qu'on devait y conduire la femme Martin. La malheureuse, qui versait alors d'abondantes larmes, est partie à 3 heures sous la conduite de trois agents.

Le parquet, représenté par MM. Lefebvre de Mouron, est arrivé au Blanc-Seau à 3 heures 1[2. A ce moment, le malheureux Martin n'avait presque plus connaissance. A peine ces Messieurs étaient-ils partis, pour prendre le train à la gare de Roubaix, vers 7 heures, que le blessé rendait le dernier soupir.

La femme n'a pas été ramenée à Tourcoing; le brigadier Parent et l'agent Six, ont été chargés par le juge d'instruction, M. Lefebvre, de conduire la meurtrière involontaire à la prison de Lille.

Le cadavre sera transporté aujourd'hui, à l'Hôtel-Dieu, aux fins d'autopsie.

Martin, qui boitait un peu de la jambe gauche, était un excellent ouvrier; jamais il ne perdait un quart d'heure de travail; sa femme elle-même en fait le plus grand éloge ! On ne peut malheureusement en dire autant d'elle, car elle avait l'habitude de se livrer à la boisson.

Ce drame a produit la plus profonde émotion dans le quartier où on tenait Martin dans la plus haute estime.

La taxe sur les billards. — En exécution de la loi du 16 septembre 1871, le rôle général de la contribution sur les billards privés et publics, est mis en recouvrement à partir de ce jour, 30 avril.

Les contribuables qui se croiraient surtaxés, sont avertis qu'il leur est accordé un délai de trois mois pour se pourvoir en dégrèvement. Ils devront joindre à leurs demandes les avertissements et quittances des termes échus. Passé ce délai, aucune réclamation ne serait plus admise.

L'accident de samedi. — L'accident dont a été victime le conducteur, J.-B.Piat, à la filature de MM. Ludovic et Joseph Lagrand, est peut-être plus grave encore qu'on ne l'avait pensé tout d'abord : le doigt majeur et l'annulaire sont arrachés, avec les métacarpiens correspondants; et les premières phalanges des autres doigts et du pouce, sont enlevées. L'incapacité de travail sera de six semaines au moins, et il y aura impotence fonctionnelle de la main pour toujours.

Piat était occupé à nettoyer son métier, pour amener la partie d'une poulie à sa portée, il déclincha légèrement, et c'est pendant ce mouvement que la main droite s'est trouvée engagée dans les engrenages.

Un chemin détourné. — De même qu'il est interdit, quand on est porteur d'un objet quelconque soumis aux droits d'octroi, de pénétrer en ville par une voie où il n'existe pas de bureau, on ne peut également se rendre en Belgique, avec un chien, sans passer par un poste de douane pour en faire la déclaration.

Samedi à 9 heures du soir, les préposés Emile Brancour et François Verdier, du poste de la Marlière, de service au sentier Roussel, à 800 mètres de la frontière, aperçurent un homme tenant en laisse un chien de forte race, se dirigeant vers la Belgique, ils l'arrêtèrent et saisirent le chien, qui fut abattu, après rédaction du procès-verbal.

L'homme arrêté se nomme Jean-Baptiste Deswazières, 42 ans, rattacheur, demeurant sentier du Jambon.

En revenant de Mouscron. — Dimanche, à 9 heures du matin, à l'arrivée du train venant de Belgique, les employés de la douane remarquèrent une voyageuse dont l'allure leur parut singulièrement embarrassée. Elle fut soumise à une visite à corps par Mme veuve Fournier, et on trouva sous ses vêtements 7 livres de café, valeur 15 fr.

La demoiselle, qui a été remise à la gendarmerie vers midi, a déclaré se nommer Célestine Barton, repasseuse, âgée de 22 ans, née à Comines (Belgique) demeurant à Roubaix.

Un singulier conscrit. — Le nommé Hainaut, né à la Longueville, avait été condamné par le Conseil de guerre, à un mois de prison pour ne pas avoir rejoint son corps, conformément à un ordre d'appel. A l'expiration de sa peine, la semaine dernière, on lui remit une feuille de route pour le 94e, à Bar-le-Duc, mais au lieu de prendre la bonne direction, il passait en Belgique et y restait quelques jours.

Samedi dernier, les gendarmes voyant un jeune homme flâner par les rues de Tourcoing, lui demandèrent ses papiers ; et il tira de sa poche la feuille de route du bureau de recrutement ! Il a été arrêté et reconduit à Lille.

LILLE

Un homme tué par une sentinelle à Lille. — Dans la soirée de dimanche, vers 8 heures, la sentinelle de faction au poste de la Grosse-Tour, vit un individu s'avancer vers lui et fidèle à sa consigne, lui fit les trois sommations réglementaires.

Ne recevant pas de réponse, et l'individu continuant toujours à avancer, la sentinelle tira.

Au moment ou il s'est vu mis en joue l'individu s'est retourné et la balle lui a traversé le corps de part en part à hauteur des reins.

D'après les constatations faites sur place par le caporal Delofine, M. Thilliars, commissaire de police du 3e arrondissement, et M. le lieutenant-colonel Michel, du 43e d'infanterie, il résulte que l'individu qui a été tué est un nommé Barthélemy Vandercruysse, cordonnier, né à Saint-Gilles (Belgique), demeurant 28, rue de la Plaine.

Par ordre de M. le commissaire central le corps a été enlevé et conduit à la faculté de médecine accompagné d'un brigadier et de deux agents.

Le 1er Mai à Lille. — Les socialistes avaient l'intention de se former, le 1er mai, à trois heures, en cortège et de traverser la ville pour aller déposer au cimetière de l'Est une couronne en raison de l'anniversaire des incidents de Fourmies; mais le maire vient de prendre un arrêté interdisant toute manifestation sur la voie publique.

La célébration du 1er mai se bornera donc à une soirée donnée au Tivoli lillois, au cours de laquelle on jouera deux pieces de circonstance : la *Timbale électorale* et le *Crime de Fourmies*, composées par un socialiste et jouées par des amateurs.

— Le Parti ouvrier lillois a envoyé une dépêche au ministère de l'intérieur ainsi conçue :

« Le maire empêche manifestation au cimetière demain. Il ne nous est plus possible de la contremander. Venons de voir commissaire central qui menace faire charger par troupe.

» Troubles à craindre, si cette menace est exécutée. Prière faire rapporter décision du maire. Répondons de l'ordre comme les années précédentes, si police n'intervient pas. Informons maire absent. »

Une seconde dépêche est également envoyée au maire de Lille:

« Informons ministre décision prise par vous.

« Impossible, empêcher manifestation. Dégageons responsabilité. Parti ouvrier ».

Le syndicat de l'industrie textile a pris la détermination d'imiter le Parti ouvrier, et de déposer également une couronne au cimetière.

Le télégramme suivant a été envoyé à M. Lafargue :

« Chambre syndicale textile manifestera demain ; elle se joindra au Parti ouvrier. Assemblée ce jour décidé votre présence ici absolument indispensable ».

Dimanche soir des agents se sont présentés chez les signataires de la dépêche envoyée au ministère de l'intérieur et les ont invités à aller à la mairie où se trouvait M. Géry Legrand qui leur a déclaré maintenir son arrêté.

La municipalité de Loos. — Le Conseil municipal de Loos s'est réuni dimanche matin à l'effet de procéder à l'élection du maire, en remplacement de M. Wacquez-Lalo, démissionnaire.

Le scrutin donné les résultats suivants :

Inscrits, 23 — Votants 22. — MM. Potié, 19 voix; Guilbert, adjoint, 2; Dhainaut, 1.

En conséquence, M. Potié, qui est le frère du conseiller général, a été proclamé maire de Loos.

M. Potié a prononcé un discours pour remercier le Conseil radical socialiste de Loos du témoignage de confiance qu'il venait de lui accorder; puis la musique municipale a joué quelques morceaux.

Comice agricole. — Le comice se réunira au premier étage du *Café Gambrinus*, Grande-Place, 12, le mercredi 3 mai, à onze heures un quart du matin.

Ordre du jour. — M. Wavelet : Nouveau procédé de dosage des phosphates. — M. A. Leroux : Culture de la betterave sucrière. — Réponse au questionnaire de la Société des Agriculteurs de France. — M. H. Hutin : La question des engrais liquides au point de vue agricole (suite). — Communication de M. Dauvillier, entrepreneur des Vidanges lilloises.— Concours d'animaux reproducteurs des races bovine et porcine, qui se tiendront à Armentières, le dimanche 28 mai prochain.

De Lille à Nice en vélo. — Dimanche dernier, à six heures du matin, quatre intrépides *vélocemen* de Lille, MM. Fremaux, Courmont, Catteau et Danjou, ce dernier fils de l'honorable adjoint au maire de Radinghem, sont partis du *Café Octave*, rue Nationale, pour faire en vélocipède le voyage de Lille à Nice.

Un grand nombre de cyclistes de Lille, de Marcq-en-Barœul et de Roubaix ont tenu à accompagner les vaillants touristes, les uns à Arras, les autres à Doullens.

Le premier jour, c'est-à-dire le dimanche 24 avril, les quatre excursionnistes ont déjeuné à Arras, et, le soir, ils ont couché à Doullens.

Le lundi, après avoir déjeuné à Amiens, ils sont arrivés dans la soirée à Beauvais où ils ont passé la nuit.

Mardi, nos concitoyens étaient à Paris.

Mercredi, ils partaient pour Melun et allaient coucher à Montereau. Durant la traversée de la célèbre forêt de Fontainebleau, ils ont vivement souffert de la chaleur qui était intense, et une lettre que l'un d'eux adresse à son frère contient à ce sujet des détails très expressifs.

Jeudi, déjeuner à Sens; diner et coucher à Tonnerre.

Vendredi, les joyeux touristes, qui continuaient à souffrir beaucoup de la chaleur, ont couché à Beaune.

Samedi, ils ont passé la nuit à Mâcon, et dimanche ils sont arrivés à Lyon.

De cette grande ville à Nice, il leur reste sept étapes qu'ils comptent faire de la manière suivante : Lundi 1er mai, St-Vallier; mardi, Montélimar; mercredi, Avignon; jeudi, Salon; vendredi, Marseille; samedi, Toulon; dimanche, Saint-Raphaël.

Les quatre cyclistes lillois arriveront à Nice le lundi 8 mai, après quinze jours de route.

Concerts et Spectacles

Concert par la «Lyre Roubaisienne». — Soirée tout à fait charmante que celle offerte dimanche, par la *Lyre Roubaisienne*, à ses membres honoraires, dans la salle des fêtes de M. Philémon, rue Pierre Motte. Mentionnons d'abord un chœur d'une bonne facture, *Jour de Repos*, irréprochablement enlevé par la *Lyre Roubaisienne*. Nous sommes heureux de constater les progrès accomplis par cette société.

Un ténor remarquable, M. G. Griffon, a détaillé avec sentiment, une très joli romance « Pauvre Jeanne ». — M. Vandenveegache (baryton), a interprété tout à son honneur « l'Œdipe à Colole ». — Non moins de succès pour M. A. Lodewick (basse), qui a été très applaudi avec « l'Etoile du Nord ».

M. Nauwelaers, qu'on a maintes fois applaudi, et dont on connait le talent, a exécuté, dans la perfection, un air varié pour ocarina. M. Vaugheluwe est un excellent musicien ; le concerto pour clarinette, « le Tourbillon », qu'il a rendu avec une rare expression de nuances, a été très goûté.

M. Mariage, le chanteur comique bien connu, étant indisposé, a été remplacé au pied levé par M. Berthe, qui a chanté une chanson en patois Roubaisien « Min passé », inutile de dire qu'il a recueilli des bravos prolongés.

Félicitons, en terminant, M. O. Laureyns, un distingué pianiste qui s'est acquitté avec tact du rôle d'accompagnateur.

Tourcoing. — La section de Tourcoing les *Prévoyants de l'Avenir* a donné, dimanche soir, au Casino, un fort joli concert devant une assistance assez grande. La fanfare les *Intimes* qui prêtait son concours à la fête s'est fait beaucoup applaudir par l'exécution de *Le lac aux Emeraudes*, de Borthels, et *Poëte et Paysan*, de Suppé. Citons aussi une société qui a obtenu un franc succès, *les Compagnons Mandatonistes* dirigés par M. Victor Delvoye, qui ont leur siège au Café du Bailly, place Charles Roussel. Ils ont très finement détaillé une marche militaire de Lauwetyns et une fantaisie.

Les autres numéros du programme présentaient aussi de l'intérêt; ils étaient remplis par M. Mignotte, dont on connait la jolie voix de ténor, par M. J.Kupfert un jeune virtuose, par M. Struyne, corniste, etc.

Pendant le Concert, M. François-Masurel-Jonglez, président-d'honneur de la section des *Prévoyants de l'Avenir* a adressé une allocution.

Après avoir remercié l'assistance d'avoir répondu à l'appel des organisateurs de la fête, il a exposé le fonctionnement de la société, puis il a recommandé en termes chaleureux la participation à ces œuvres de prévoyance qui contribuent à amener la véritable indépendance en constituant des ressources pour la vieillesse. L'éloquente improvisation de M. Masurel a été unanimement acclamée par l'auditoire qui n'a pas ménagé ses témoignages de sympathie pour le dévoué président des *Prévoyants de l'Avenir*.

Ajoutons pour être complet que la fête s'est terminée par un bal des plus animés.

NORD

M. le curé de Fourmies au Vatican. — Samedi matin, le Souverain Pontife a donné audience à M. le chanoine Margerin, curé de Fourmies.

Le 1er mai à Fourmies. — On distribue à Fourmies un nouvel appel conviant les ouvriers à se rendre, le 1er mai, au cimetière en un cortège dont le député socialiste Lafargue prendra la tête.

» Nous irons sur la fosse commune qui renferme les cadavres des vôtres tombés pour la journée de 8 heures, c'est-à-dire pour la cause du peuple travailleur. Votre présence sur cette tombe sera une vivante protestation qui prouvera à ceux qui sont responsables de la fusillade qu'en ce faisant ils n'ont pas encore supprimé les causes de la misère ouvrière ! Une classe qui oublie ses morts est digne de l'esclavage ! C'est pour cela que la classe ouvrière n'oubliera pas les siens ! Soyons donc tous au rendez-vous pour aller saluer et pleurer nos morts.

» C'est pour n'avoir jamais oublié ses martyrs que l'Eglise a pu régner sur le monde. C'est en n'oubliant pas les siens que la classe ouvrière, souffrante et militante, sera bientôt triomphante sur les deux hémisphères.

» Le secrétaire, V. RENARD.

» L'ordre, le calme, en un mot l'esprit de pacification le plus parfait est recommandé par les comités organisateurs.

» Ouvriers, vous serez grands comme la grandeur de votre acte. »

Une rixe sanglante à Armentières. — Un drame sanglant s'est déroulé dimanche soir à Armentières.

Un nommé Dhemmin, cabaretier à l'estaminet du *Dragon Français*, a littéralement poignardé un nommé Charles Combette, âgé de 32 ans.

On attribue à la vengeance cet acte inqualifiable. Diverses paroles prononcées par Combette portent à croire que cette rixe était préméditée. Le parquet de Lille a été informé et il est attendu aujourd'hui à Armentières.

PAS-DE-CALAIS

Le 1er mai à Calais. — Trois cents dragons et quarante gendarmes sont arrivés à Saint-Omer. Le parti ouvrier se réunit pour examiner l'attitude à prendre en présence de ce déploiement de forces.

BELGIQUE

Mouscron. *Le 1er mai.* — Le Parti ouvrier a répandu en ville un appel aux compagnons, que nous reproduisons à titre de document :

Parti ouvrier belge. — Section de Mouscron

« Compagnons ! Quelques heures à peine nous séparent de la grande Fête internationale du Travail.

» Le lundi 1er mai, des millions de prolétaires se lèveront d'un bout du monde à l'autre pour affirmer leur solidarité socialiste et saluer l'heure prochaine de la délivrance.

» Vous venez de conquérir votre place politique dans la nation Belge, après une lutte héroïque de quelques jours seulement.

» Aujourd'hui nous vous convions, ouvriers de Mouscron et des environs, sans distinctions de cultes et d'opinions, à assister à la Fête du 1er mai, qui aura pour signification nos revendications : 8 heures de travail, 8 heures de repos, 8 heures de loisir. Tel sera le cri que lancera le 1er Mai le prolétariat du monde entier.

» Réunion à 3 heures, au local *la Fraternelle*, rue de Tourcoing, pour se rendre à 4 heures place de la Station et y former le cortège.

» Compagnons ! tous au poste le 1er mai !

» Après la manifestation grand bal, au local *la Fraternelle*. Une entrée de 20 centimes sera perçue, dont 1[2 pour les victimes de la grève.

» *Le Comité de la Ligue Ouvrière.* »

— *Un meeting socialiste.* — Un meeting a été tenu au local de la Fraternelle, rue de Tourcoing, hier dimanche, à 4 heures. Le citoyen Amnestie, de Gand, a pris la parole pour les sociétaires flamands. Son discours terminé, les assistants ne connaissant que la langue française prennent place dans la salle. Comme les flamands, ils sont au nombre d'une centaine environ. Le citoyen Malyse préside, assisté des citoyens Spendeer et Delannay assesseurs. Il donne de nouveau la parole au citoyen Amnestie. Celui-ci prie l'assistance de l'excuser d'être bref, « car, dit-il, il y a quinze jours nous avons été sur la brèche nuit et jour pendant huit jours, et cette fois-ci encore, il y a quatre jours que je suis en route.

Puis il aborde son sujet :

« Le 1er mai, dit-il, est le jour fixé par le congrès international de Paris pour les revendications ouvrières. Le premier point de notre programme est le travail de 8 heures. Pourquoi la chose serait-elle impossible ? En Australie, et même en Amérique, le travail de 8 heures est général; même les tueurs de moutons ne travaillent que 8 heures.

» Nous autres, même au *Vooruit*, nous travaillons 9 heures et la production est absolument la même que celle de 11 heures de travail; ce qui fait, qu'encouragés par ce résultat, nous nous proposons l'hiver prochain de ne travailler que 8 heures et nous avons le ferme espoir que le résultat sera conforme à nos espérances.

» Nous savons pertinemment que cette innovation du travail de 8 heures, ne peut être résolue immédiatement, qu'une entente est nécessaire, mais nous voulons y arriver le plus tôt possible.»

Parlant incidemment du suffrage universel, l'orateur dit que si les ouvriers veulent ce droit, ce n'est pas uniquement pour l'obtention du bulletin de vote, mais pour arriver à une solution économique qui est celle du ventre de l'ouvrier.

En terminant, le citoyen Amnestie conjure les ouvriers présents, d'assister tous en foule à la manifestation du 1er Mai : mais avec calme dit-il, car le calme n'abolit pas la dignité. Mais si dans l'avenir, acculé, dans nos derniers retranchements, nous devons user de violence, il ne sera plus alors question de calme et de dignité, nous nous servirons du balais d'Hercule pour balayer les écuries de la bourgeoisie. Après ce dityrambe la réunion prend fin vers six heures

Dans le cabaret, le citoyen J. Malyse chante une chanson *Le devoir du travailleur*, composée par lui, et dont les consommateurs chantent le refrain.

---

le logement était occupé depuis de longues années par M. François.

M. François était un petit homme replet, paraissant avoir une cinquantaine d'années. Sa figure sévère, encadrée d'épais favoris blancs, respirait l'énergie et la volonté; ses yeux bleus, ombragés de sourcils touffus, étaient d'une douceur infinie. La bouche, nettement dessinée, ébauchait parfois des sourires pleins d'amertume qui donnaient un air singulièrement dédaigneux à cette physionomie si placide. Deux sillons profonds faisaient saillir vigoureusement les ailes du nez, gros et court ; enfin le front, large et développé, était couronné d'abondants cheveux blancs, laissant à découvert des tempes d'une grande pureté. De nombreuses rides, creusées bien plutôt par le chagrin que par le temps, se voyaient sur sa figure.

Toujours rasé de frais, soigné dans sa modeste tenue, ce vieillard allègre, propre, faisait en vérité, plaisir à voir : il imposait le respect et la sympathie à ceux qui l'approchaient.

Dans la belle saison, il allait régulièrement faire chaque matin une promenade dans le jardin du Luxembourg : son entrée était saluée de tous les bambins par les cris de ; « V'là M'sieu François ! V'là M'sieu François ! »

Cet homme adorait les enfants, et son visage s'épanouissait au milieu d'eux.

Ce sentiment, fréquent chez les vieillards qui ont connu les joies et les douleurs de la paternité, est beaucoup plus rare chez les vieux célibataires, dans le cœur desquels l'égoïsme règne toujours en maitre. L'enfance inspire à ces derniers tristesse et regrets et leur fait cruellement sentir l'amertume de leur solitude.

M. François, au moral comme au physique, n'était pas un homme ordinaire. A l'époque où se passèrent les événements dont nous nous occupons, c'est-à-dire en 1869, il y avait trois ans que M. François avait abandonné l'atelier; aussi les commères du quartier disaient-elles de lui avec un petit air malin.

— M'sieu François a fait sa pelote, car, pour vivre de ses rentes au jour d'aujourd'hui, il faut avoir de l'argent et beaucoup d'argent; mais nous voudrions bien savoir comment il a fait pour gagner tout son *quibus*.

Ces réflexions n'étaient pas exempts de jalousie: un ouvrier qui vit de rentes acquises par son travail est un fait trop rare pour ne pas éveiller l'attention des médisants et des envieux.

D'un autre côté, la réserve observée par M. François à l'égard des personnes de son voisinage était taxé de fierté ; sa manière de vivre, l'espèce de mystère dont il s'entourait avaient excité bien des curiosités qui ne parvinrent jamais à être satisfaites.

Jamais personne ne venait le voir ; il faisait lui-même son ménage, lavait son linge, comme le sympathique Dagobert du *Juif errant* : en un mot il vivait avec une économie qui, dans le quartier, l'avait fait traiter de *grigou*.

Quant on parlait de lui, on disait : « C'est un original, mais un brave homme. »

La mansarde qui se trouvait au-dessus du logement de M. François était louée à un ouvrier maçon, le sieur Mérignac, vigoureux Limousin, machine à faire du travail, se levant et se couchant avec le soleil. Son voisinage n'était nullement gênant pour les habitants de ce logis plein de silence et de mystère. Tels étaient les locataires du numéro 54 de la rue Chanoinesse, qui venaient d'être entendus tous par le commissaire de police du quartier Notre-Dame au sujet de la disparition de M. François.

III

L'Hôtel de Meyrins

Après avoir assisté aux constatations judiciaires dont nous allons rapporter le résultat, mademoiselle Andrée François quittait la rue Chanoinesse, en proie à la plus poignante des émotions.

Elle ne pouvait croire à la disparition de son père.

Tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre lui semblait n'être qu'un rêve douloureux, qu'une fiction terrible.

Ses idées se heurtaient nombreuses et confuses dans son esprit.

Depuis quarante-huit heures, elle n'avait pas dormi un seul instant ; son système nerveux, surexcité outre mesure par les veilles et les angoisses cruelles qu'elle venait de traverser, lui donnait une énergie et une force factices dont elle eût été incapable dans tout autre moment.

Elle allait machinalement à travers les rues. Toutes ses facultés étaient concentrées dans cette pensée ardente, unique : qu'est devenu mon père ?

C'est que ce père n'était ni un homme ni un père ordinaire, comme nous le verrons dans la suite.

Marchant d'un pas rapide, saccadé, mademoiselle Andrée atteignit, au bout de vingt-cinq minutes, la rue de Verneuil et se trouva, sans s'en rendre compte, devant l'hôtel de Meyrins.

Elle souleva le lourd marteau ouvragé qui ornait la grande porte cochère de chêne massif, et quelques secondes après, madame de Meyrins et sa fille l'aperçurent traversant rapidement la cour intérieure de l'hôtel.

Elle gravit à la hâte les marches du perron monumental, pénétra dans le vestibule, où se tenaient de grands laquais qui se levèrent à son approche; puis, sans rien dire, elle monta au premier étage, ouvrit la porte de son appartement et se laissa littéralement choir sur un siège. Elle était hors d'haleine, brisée de fatigue et de douleur.

Après quelques instants de repos, lorsqu'elle se sentit bien seule, loin du bruit et du mouvement, une brusque réaction s'opéra en son être.

A l'agitation nerveuse, fébrile, qui l'avait guidée, soutenue, tant qu'elle avait marché, tant qu'elle avait agi, succéda bientôt un profond abattement. Son sang, qui avait battu à coups redoublés dans ses artères, reprit peu à peu son cours régulier; ses yeux, brillant d'un éclat fiévreux, se voilèrent alors de larmes abondantes; sa gorge se serra, et le trop plein de son cœur put enfin se donner un libre essor; elle éclata en sanglots.

Longtemps elle pleura ainsi.

A mesure que ses larmes coulaient, Andrée sentait diminuer le poids étouffant qui pesait sur sa poitrine,

La douleur physique se calma petit à petit; c'est à peine si quelques soubresauts nerveux agitaient ses belles mains, dans lesquelles elle cachait son visage. Mais alors la douleur morale se réveilla à son tour, âpre, aiguë et terrible.

— Mon père, mon père, criait à mi-voix la pauvre enfant, comme si l'infortuné vieillard eût pu entendre son appel.

Pour certaines natures, l'incertitude est cent fois plus pénible encore que la plus triste des réalités. Andrée était ainsi faite. Aussi se torturait-elle l'esprit pour trouver une cause à la disparition de son père; elle ne pouvait croire que celui dont elle était adorée et qu'elle chérissait eût pu l'abandonner subitement, sans l'informer de sa résolution, et surtout sans lui en faire connaitre les motifs

Depuis son enfance, elle avait reçu des témoignages éclatants et sans nombre de la tendresse de M. François. Jamais père n'avait été meilleur, plus dévoué ni plus aimant.

Andrée était tout pour lui. Elle le savait bien, et c'est là ce qui lui rendait cette disparition aussi douloureuse qu'incompréhensible.

Réunissant avec effort tous ses souvenirs, elle repassa rapidement dans son esprit les incidents mystérieux que l'enquête ouverte par le commissaire de police avait relevés.

Le titre au porteur de cent mille francs trouvé chez son père, la lettre inachevée qui lui était adressée, ses propres lettres retrouvées sans être décachetées, alors que M. François n'avait dû quitter la rue Chanoinesse que peu de jours auparavant, étaient autant d'énigmes indéchiffrables pour elle.

Pour la dixième fois déjà, elle cherchait à pénétrer le mystère de ces diverses circonstances; elle se heurtait sans cesse contre des difficultés qui ne devaient, hélas ! être vaincues que longtemps après et avec l'aide de la justice.

Madame de Meyrins et sa fille entrèrent à ce moment dans la chambre.

— Eh bien ? demandèrent-elle anxieusement, en se rapprochant du siège où se trouvait Andrée.

A cette double interrogation, la jeune institutrice se leva tout à coup et répondit avec des sanglots dans la voix :

— Je n'ai plus de père !

— Mort, mort, s'écrièrent simultanément la mère et la fille.

Puis, presque aussitôt, madame de Meyrins continua :

— Oh ! mon Dieu, chère enfant, comment avez-vous appris ?...

— Hélas, madame, je n'ai rien appris encore; mais ce que je sais, c'est que mon père n'est pas rentré depuis plusieurs jours, et pour moi, s'il n'est pas rentré, c'est qu'il a cessé d'exister.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de conviction que madame de Meyrins et sa fille ne purent s'empêcher de partager cette crainte malgré elles. L'une et l'autre s'emparèrent des mains de la jeune fille, et pendant quelques instants elles restèrent toutes trois debout, muettes, immobiles.

Le jour baissait; à travers les grands rideaux de mousseline garnissant la haute fenêtre de la chambre, le soleil, en descendant à l'horizon, lança ses derniers rayons, qui éclairèrent le groupe touchant formé par ces trois femmes.

Andrée, la tête légèrement baissée sur la poitrine, se trouvait en pleine lumière. Ses opulents cheveux noirs aux reflets bleuâtres, relevés assez haut sur la tête, dégageaient son cou, d'une pureté remarquable ; la clarté semblait en rehausser encore la blancheur. Le torse, légèrement porté en avant, faisait saillir sa poitrine, ressortir l'élégance d'une taille fine et cambrée, et faisait admirablement valoir des épaules harmonieusement arrondies.

Elle abandonnait chacune de ses mains à madame de Meyrins et à sa fille. Elle semblait alors n'avoir plus conscience de rien : l'expression de tristesse de sa physionomie ne saurait être rendue que par le pinceau des Wilhem, des Calix Comte, des Heilbuth, ces peintres qui excellent à rendre si finement et si élégamment toutes les grâces et toutes les douceurs féminimes.

Camille de Meyrins formait un contraste charmant avec celle qui était beaucoup plus son amie que son institutrice.

Nature essentiellement frêle et délicate, elle était d'un blond idéal; ses grands yeux bleus avaient une douceur infinie et semblaient chercher à lire sur la figure d'Andrée. Le visage si doux, si riant de cette enfant de seize ans exprimait alors une profonde inquiétude ; elle était toute tremblante, tout émue, et pressait vivement la main de son amie.

Madame de Meyrins se trouvait à gauche, et dans la pénombre, sa beauté plus mâle et plus épanouie que celle de sa fille éclatait dans toute sa plénitude. C'était une véritable grande dame et une véritable Parisienne, double qualité s'alliant chez elle à tous les dons de l'esprit et du cœur.

(*A suivre.*) ALBERT BIZOUARD.